LE NUMERO 5 CENTIMES

L'Egalité
DE ROUBAIX-TOURCOING
Journal Socialiste Quotidien

LE NUMERO 5 CENTIMES

SIXIEME ANNEE. — N° 132

SAMEDI 12 MAI 1900

ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
Nord et Départements limitrophes.	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements.	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

RÉDACTION et ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au bureau du Journal :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX
et dans toutes les agences de publicité

Elections Municipales
DE LILLE
Scrutin de Ballottage

Liste de l'Alliance Républicaine et Socialiste

1re section. — (Cantons Centre et Sud-Est)

Bureaux de vote : Hôtel-de-Ville. — Square Dutilleul. — Rue des Stations. — Rue du Marché. — Rue Molière. — Bourse du Commerce.

DELORY Gustave, conseiller sortant.
DEBIERRE, professeur à la Faculté de Médecine, conseiller sortant.
HANNOTIN, architecte, conseiller sortant.
VERGUIN, avocat, conseiller sortant.
BONDEL Louis, menuisier, trésorier du Syndicat des Charpentiers-Menuisiers.
BROCHIN Gustave, voyageur de commerce.
DUFOUR, professeur à la Faculté des Lettres.
FANYAU, administrateur du bureau de bienfaisance.
LELEU, négociant, secrétaire de la Caisse des Ecoles.
MOUREMANT Maurice, négociant, président du cercle « La Justice ».

2e section (Cantons Ouest et Nord)

Bureaux de vote : rue de la Deûle, rue St-Sébastien, rue des Fossés-Neufs, Façade de l'Esplanade.

DELESALLE Edouard, Conseiller sortant.
DEFLOUCK, Chevilleur, conseiller sortant.
CLEMENT, Coupeur en confections, conseiller sortant.
BOUCHERY, plombier, ancien conseiller.
POUR Charles, conseiller prud'homme.

3e section. — (Canton Nord-Est)

Bureaux de vote : Rue Duplex, rue des Canonniers, rue de Bouvines.

DELORY Gustave, conseiller sortant.
DEBIERRE, professeur à la Faculté de Médecine, conseiller sortant.
DELESALLE Edouard, conseiller sortant.
CROUPON Auguste, forgeron.
DELEUZE Henri, garçon de magasin.

4e Section (Canton Sud)

Bureaux de vote : Rue d'Artois. — Rue Fénelon et Place Philippe-le-Bon.

SAMSON Henri, conseiller sortant.
BOUGOT Louis, conseiller sortant.
GILBERT Jean-Baptiste, conseiller sortant.
DUPREUX, négociant, conseiller sortant.
COISNE Alfred, papetier.
DENEUBOURG Auguste, voyageur de commerce.
PICAVET Louis, garçon de magasin.

5e Section (Canton Sud-Ouest)

Bureaux de vote : Place Catinat, rue de Juliers, place de l'Arbonnoise.

COUDIN Georges, conseiller sortant.
DUPUELLE Emile-Désiré, commerçant.

6e Section (Canton Est)

Bureaux de vote : Rue du Long-Pot, rue de Fournai.

BEAUREPAIRE Fernand, conseiller sortant.
BART Jules, conseiller sortant.
DEMEESTER Clovis, conseiller prud'homme.
DEVERNAY Charles, peigneur.

RÉVEIL OUVRIER

Depuis bientôt un an, le Creusot et Montceau-les-Mines donnent le plus saisissant spectacle que l'on puisse imaginer. C'est vraiment la résurrection sociale de tout un peuple.

Depuis trente ans, le Creusot et Montceau-les-Mines se résumaient littéralement en la volonté des grands capitalistes de l'usine et de la mine. Pas d'autre vie que la leur.

Au Creusot, M. Schneider possède la colossale usine qui s'étend sur plusieurs kilomètres et qui dégorge dans l'espace de nuées de fumée colorée semblable à la puissante exhalaison d'un volcans ces forces accumulées par l'homme sont là aussi vraies lorsque les forces libres de la nature en leurs plus émouvantes manifestations.

M. Schneider possède, en outre, les casernes, une partie des écoles, la moitié du sol sur lequel sont construites les maisons, et les places publiques les plus vastes sont à lui. A lui aussi est la montagne qui domine le Creuzot. Et avec les édifices, le sol, l'usine, ce sont les hommes aussi qui lui appartiennent ou du moins qui lui appartenaient.

Depuis un demi-siècle, la famille Schneider occupe la mairie ; depuis un demi-siècle, elle représente, dans le Parlement, la ville du Creusot, sa ville. Il y a aussi une sorte de culte Schneider. Sur la place centrale de la ville se dresse la statue du fondateur, du créateur, et au pied de la statue, une femme à demi-agenouillée soulève son enfant vers le maître, vers le dieu : « Voilà celui qui nous a faits. »

Un des Schneider étant tombé de cheval, il y a quelques années, et s'étant brisé le front sur une pierre, un monument a été élevé au mort, au lieu où il est tombé, et la pierre, devenue en quelque sorte pierre sainte, puisque le sang du maître l'a touchée, est exhibée derrière une grille à la pieuse curiosité des fidèles.

Jamais, depuis vingt ans, depuis l'étrange mouvement de 1882 qui agita la Saône-et-Loire et où tant d'intrigues policières furent mises à jour, jamais un journal indépendant, jamais un propagandiste socialiste ou républicain n'avait pénétré au Creusot.

Le commerce était accablé comme les ouvriers ; tout commerçant qui ne se considérait pas comme un simple agent du grand patron était mis à l'index et ruiné. C'est plus que la féodalité du moyen âge ; car le seigneur féodal vivant dans un monde où la féodalité était le type dominant, ne doutait pas de son droit ; il ne doutait pas de l'obéissance et de la fidélité des vassaux, et il ne se croyait point obligé de recourir à un perpétuel espionnage.

Au contraire, c'est dans une démocratie agitée malgré tant de vastes mouvements républicains et ouvriers, que M. Schneider devait maintenir cette cité de la servitude et du silence.

De là un implacable travail quotidien de surveillance et d'étouffement. Comme le malade maniaque qui trouve que jamais sa porte ou sa fenêtre ne sont assez strictement closes, le capitalisme féodal, inquiet et soupçonneux, fermait la moindre ouverture par où l'air de la liberté et de la vie, pouvait pénétrer. Quel tombeau !

Or, il y a quelques jours, vingt mille hommes et femmes du Creusot, libérés depuis près d'un an par un magnifique soulèvement unanime, acclamaient la parole républicaine et socialiste. C'est devant un peuple entier qu'était posée la première pierre d'une usine coopérative qui n'est certes pas destinée à faire concurrence à la presque surhumaine usine capitaliste, mais qui recevra les ouvriers privés de travail par la tyrannie patronale.

Cette sauvegarde, avec le refuge assuré aux militants, le syndicat ouvrier ne désespère pas de faire échec au grand patron.

Dimanche, une liste formée de dix-huit ouvriers socialistes et de douze commerçants républicains a lutté contre la liste patronale. Elle n'a pas réussi. Le grand patron a encore bien des forces en main ; il a su, par les promesses, par la menace, par le favoritisme, créer un syndicat ouvrier asservi, « un syndicat jaune » opposé au syndicat rouge. Il a à sa disposition les très nombreux employés de la mine et bien des commerçants terrorisés.

Si malgré tout, les travailleurs du Creusot avaient conquis l'hôtel de ville, c'eût été une des plus belles victoires ouvrières. Ils y ont échoué, la vigueur seule de la lutte, dans cette cité jusque-là esclave est encore une victoire.

A Montceau, même phénomène d'écrasement pendant vingt années, et, depuis un an, même résultat. Là, c'est la mine qui possède tout, jusqu'aux maisons des particuliers et le sol même de la ville.

Un régime abominable de police exercé par quelques ouvriers contre toute la classe ouvrière maintenait les esprits dans une sorte d'immobilité terrifiée.

Depuis un an aussi, la force humaine, trop longtemps comprimée, a éclaté enfin, et Monceau est redevenu libre.

Le Premier-Mai, tous les ouvriers se sont développés en un magnifique cortège de plus de dix mille hommes, et, du haut de l'escalier de l'hôtel de ville, les orateurs socialistes annonçaient à un peuple immense la future société de dignité humaine et de fraternelle égalité. Ce mouvement de renaissance a comme une grâce de jeunesse.

Il y a un an, quand éclata le mouvement des grèves, les ouvriers n'avaient même pas l'idée de ce qu'était une réunion publique. A l'idée de parler devant leurs camarades, les plus braves étaient pris d'une sorte de défaillance, comme les débutants qui, au théâtre, sont pris de vertige. Ils s'amusent maintenant de leur terreur.

Il ont formé un bien curieux dossier, et bien triste aussi, avec « les confessions » des ouvriers policiers de la mine.

Ceux-ci, éperdus devant le soulèvement immense de cette population surmenée de servitude, ne virent un moment de refuge que dans l'aveu ; ils allèrent trouver le syndicat nouvellement formé : « C'est moi qui ai dénoncé untel ; c'est moi qui ai fait chasser celui-ci de la mine ; c'est moi qui ai fait renvoyer celui-là de sa maison ; on nous donnait tant par an pour notre besogne. »

Après cette confession, le coupable était obligé de s'appliquer un écriteau : « J'ai trahi mes camarades. »

Puis, il était appelé devant une assemblée générale des mineurs : « Tu avoues que tu as mouchardé tes camarades ? — Je l'avoue. — Tu promets de ne plus recommencer et d'être un frère pour nous ? — Je le promets. — Tu es pardonné. »

Quelques rares bourgeois républicains avaient tenu bon et étaient restés debout pendant les années de servitude. Ils ont eu le tort de ne pas comprendre que, seule, la force ouvrière pouvait soulever ce terrible bloc de tyrannie. Quand les ouvriers, enfin émancipés, leur ont offert une place sur leur liste, ils ont boudé de n'être pas les dirigeants ; ils ont pris peur d'un mouvement qui les débordait.

Et, ainsi, c'est la classe ouvrière toute seule qui vaincra.

JEAN JAURÈS

Leur boniment

Les « bonimenteurs » de la Triplice anti-républicaine lilloise, ayant pansé leurs meurtrissures de dimanche, sont remontés sur leurs tréteaux.

Hier, ils ont produit dans la *Dépêche*, l'*Echo* et la *Croix*, simultanément, le fruit de leurs amers pensers de trois jours et de trois nuits.

Le morceau, comme tout boniment, est d'abord pompeux : — *la bataille continue !... soyez vaincus !... tous à l'œuvre !... Dzim ! Boum !*

Après ce prélude charlatanesque, s'enflent les mensonges.

Dans la section Sud-Ouest, Ghesquière Ragheboom et Dupied ont été proclamés élus, justement.

Ce premier succès, présage de l'inévitable triomphe républicain-socialiste de dimanche, gênant nos bonimenteurs, ceux-ci déclarent sans rire, que le Conseil de Préfecture cassera certainement les trois élections enlevées au premier tour !

S'ils ont cette conviction, pourquoi ne présentent-ils pas une liste complète dans la cinquième section ? Pourquoi ne portent-ils plus que deux candidats au lieu de cinq ?

Comprenne qui pourra !

La suite du boniment coule de la même source jésuitique et hypocrite.

Nous passerons sur cette ineptie cent fois ressassée et cent fois victorieusement réfutée que « le collectivisme est en contradiction formelle avec l'idée républicaine, » et nous ne nous attarderons pas davantage à opposer les mérites et les qualités des candidats de l'alliance républicaine-socialiste aux mérites et aux qualités des candidats de la coalition clérico-nationaliste.

A ce double point de vue, l'opinion publique est édifiée, et elle a assez clairement exprimé son sentiment dimanche dernier pour que nous ne la fassions pas l'injure de supposer qu'elle s'arrêtera aujourd'hui à d'aussi puériles attrape-nigauds.

Mais il est une audacieuse fausseté, que nous voulons faire rentrer, tout de suite, dans la gorge des bonimenteurs.

— « La presque unanimité des grandes villes de France, osent-ils dire, ont manifesté hautement dimanche leur aversion pour le collectivisme et condamné les partisans de ces néfastes théories. »

C'est faux !

A Paris, tous les conseillers socialistes sortants ont été réélus.

A Marseille, nos amis obtiennent 26000 suffrages contre 7000 aux nationalistes.

A Toulouse, le parti radical-socialiste garde ses positions.

A St-Etienne, nous triomphons de la municipalité sortante.

A Montluçon, à Cette, à Roanne, à Narbonne, nous sommes victorieux.

A Bordeaux, sept des nôtres entrent au Conseil municipal...

Et nous ne parlons pas des communes de moindre importance !

Nous défions les bonimenteurs de justifier, par des faits, leurs allégations audacieuses, de même que nous les défions de se faire prendre au sérieux par les électeurs lillois.

Ils auront beau mentir : ils auront beau opposer le drapeau de la France qui est aussi bien — sinon plus — à nous qu'à eux, au drapeau de l'Humanité, leur cause est entendue, elle est jugée : l'exécution aura lieu dimanche.

Qu'on se le dise !

G. SIAUVE-EVAUSY.

Les Socialistes dans les Mairies

Jusqu'à l'organisation du parti socialiste et à son entrée dans l'arène politique, les bourgeois s'arrangeaient pour que les luttes électorales, tant législatives que municipales, ne portassent que sur des questions qui ne touchaient pas les intérêts des travailleurs.

Les élections municipales n'étaient que des compétitions de personnalités de la même classe exploitante.

C'était toujours le vieux train-train qui continuait. Les conseillers élus n'administraient la ville que dans l'intérêt de leur classe et dans leurs propres ou plutôt malpropres intérêts : les expropriations, les constructions, les concessions de monopoles du gaz, des eaux, des omnibus, etc., n'étaient accordées que pour profiter aux capitalistes et pour emplir leurs poches.

Le Parti Socialiste ne pénètre dans un Hôtel de Ville que pour mettre fin à ces tripotages et pour servir, avant tout, la classe qui travaille ; pour sauvegarder les intérêts des faibles et des opprimés, aussi bien celui de la petite boutique et de la petite industrie, que ceux des employés et des ouvriers.

Echos & Nouvelles

Un cabre lumineux.

Les journaux de Calcutta annoncent la capture, dans l'Océan Indien, par une drague appartenant à la Société zoologique de cette ville, d'un crabe gigantesque et phosphorescent tel qu'on n'en avait jamais vu de pareil.

Cet extraordinaire crustacé, qui a été pêché à un mil et à peine de la côte, par 45 brasses de profondeur, mesure 6 centimètres de diamètre à la carapace et ses plus longues pattes ont près d'un mètre. Armé de pinces terribles, il est d'une voracité incroyable, et ses yeux saillants, comme ceux des homards lui donnent une apparence tout à fait lémurienne.

Quand on l'a pris, non sans peine, les hommes de l'équipage l'ont mis dans un vaste bassin rempli d'eau de mer, où se trouvaient déjà une cinquantaine d'autres crustacés et poissons divers. Deux heures après, le crabe géant avait tout dévoré, et, le soir venu, quelle ne fut pas la surprise des zoologistes de découvrir que leur prisonnier émettait des rayons phosphorescents d'une blanc-bleu laiteuse très caractéristique, éclairant tout le bassin au fond duquel, entre deux gros galets, il s'était blotti.

NOUVELLES A LA MAIN

En sortant de l'Exposition, Mme Durapiat, très fatiguée, dit à son mari :

— Si nous prenions une voiture ?

Dura..., avec joviialité :

— Tu sais bien, chère amie, que je ne prends jamais rien entre mes repas !

Chronique Électorale

A LILLE

Mauvais joueurs

Depuis dimanche, les cléricaux et les renégats républicains, unis en une coalition innommable, « coalition d'intérêt, sans programme et sans drapeau » comme a dit l'imprudent O. de la Deûle, se mettent en quatre pour crier, affirmer, déclarer à cors et à cris que l'élection au premier tour des citoyens Ghesquière, Dupied et Ragheboom est entachée d'irrégularités qui obligeront le Conseil de préfecture, à annuler ces élections.

A son tour, le Conseil d'Etat serait appelé à se prononcer, si on veut admettre que le Conseil de préfecture cassa ce premier verdict du suffrage universel.

Enfin, en cas de confirmation de la première sentence, les électeurs du canton sud-ouest de Lille n'auront plus qu'à s'affirmer, une fois de plus, à une majorité plus forte, pour les candidats invalidés.

Cela sera fait n'en déplaise aux flamidiens nationaleux, si toutefois, ce qui n'est pas probable, ils obtiennent l'annulation des élections socialistes du canton Sud-Ouest.

La triplice *Croix-Echo-Dépêche* le sait bien mais elle crie qu'il y a mal-donne dans l'intention de relever le moral de ses troupes découragées.

On fait ce qu'on peut quand on sent la débâcle venir.

LE DRAPEAU DES NATIONALISTES

Il n'y a pas d'exploiteurs du patriotisme comme les cléricaux. Ces réformés ou ajournés, ces froussards qui n'ont de courage que lorsque, armés de gourdins et de casse-têtes ils sont encore vingt contre un, ont à leur tête, des politiciens comme Gayet, Barrois, Danchin, Cointrelle, etc., et ne sont enrachés à parler de patrie et de drapeau tricolore que pour donner le change aux électeurs naïfs et agencés du spectre rouge.

Or, le drapeau des nationaleux n'est pas le drapeau tricolore, c'est le drapeau jaune du Pape et leur patrie c'est plutôt Rome que la France.

D'ailleurs, c'est moins les trois couleurs du drapeau que la hampe qu'il faut voir pour savoir à quels partisans du drapeau tricolore nous avons affaire.

Le drapeau des bonapartistes est tricolore mais au bout de la hampe il y a un aigle ; ce drapeau c'est le symbole de la dictature et de la guerre civile et étrangère.

C'est ce drapeau qu'affectionnent les Barrois, les Bigo-Danel, les Dubar, en un mot tous les gros millionnaires et tous les flamidiens.

Mais le véritable drapeau républicain et national, celui de la déclaration des droits de l'homme et de l'unité de la Patrie, celui qui appartient à tous les Français sans distinction d'opinions politiques ou religieuses, celui que les prolétaires défendent avec plus de sincérité et de dévouement que les gros bourgeois préférant la vie libre et joyeuse à la vie de caserne, c'est le drapeau tricolore avec la lance.

Ce drapeau est odieusement exploité par des bateleurs d'estrade, des politiciens sans vergogne qui, par amour de la richesse et des honneurs et par haine de la démocratie, sont capables de pousser le pays aux pires catastrophes.

Voilà ce qu'il faut qu'on sache !

Les flamidiens évincés

M. Lefebvre, le franc-maçon défendu, au premier tour de scrutin, par la *Croix*, l'*Echo* et la *Dépêche*, s'est retiré de la lutte et remplacé, pour remporter la veste, par l'incurable docteur Hennart.

M. Lefebvre déclare rentrer sous sa tente pour des raisons de santé.

Il est malade, c'est la vérité, mais malade du résultat du scrutin et, comme le renard de la fable, sentant la défaite, il trouve les raisins trop verts.

Le parti de la sacristie et du capital est, en ce moment, à Lille, comme un bateau qui, ballotté par une grosse tempête, fait eau de toutes parts. Les rats, affolés, sont tous sur le pont, dans le canton sud-ouest où a débarqué Ch. Bos et Duponchelle.

Ch. Bos laisse Warrein et Lorthiois livrés au triste sort qui les attend.

Duponchelle, ayant assez abusé des amitiés qu'ont pour lui les « Frères-Amis », se résigne à remporter la veste que les Moulinois lui préparent ainsi qu'à ses amis et à son patron M. Barrois.

Le pauvre Duponchelle était donc destiné aux coups d'ailes des moulins à vent.

Qu'il se console, car il n'est pas le seul qui ne retournera pas à l'Hôtel de Ville.

Gayet, l'illustre tonneur du Collectivisme, se résigne à n'être candidat cette fois-ci que dans le canton Ouest et Nord, craignant la veste monumentale que lui taillaient les Fivois : c'est un pauvre descendant des Gayet qui est désigné à sa place pour le douloureux sacrifice.

Gayet préfère la section où il court le plus de chance et se dit que mourir pour mourir, il vaut mieux, pour sa réputation, déjà si chancelante, succomber avec les grands hommes de son parti.

Gayet a raison, et le suffrage universel se prépare à ne pas le laisser seul sur le carreau.

Enfin, toujours dans Fives, Verleyde se retire pour faire place à un aussi célèbre inconnu du nom de Meneboode. Le grand malheur pour ce blac boulé par persuasion, c'est qu'il n'ait pas paru, photo-biographié, dans la remarquable galerie des candidats flamidiens, publiée la semaine dernière aux frais des ballottes cléricaux du 6 mai.

Ce lui sera moins dur pour regretter sa chute.

LES MANŒUVRES
des gens de l'Ordre

Troubles à la rescousse. — Résurrection de St-Jean. — Socialistes, ouvrez l'œil.

La bande des flamidiens ne se faisant plus d'illusions sur le sort que réserve à leur liste, le corps électoral républicain lillois a décidé de tenter l'impossible pour arracher quelques sièges et sauver, à défaut de l'honneur, la situation de ses principaux chefs.

Pour y arriver, on a décidé de terroriser par des troubles graves les électeurs républicains bourgeois qui ont donné au premier tour leurs voix à la liste du progrès, on espère ainsi les amener à s'abstenir de voter pour la liste d'alliance radicale et socialiste, en prétendant que ce sont les socialistes qui sont la cause des dits troubles.

Déjà, dimanche soir, on a remarqué se mêlant aux manifestants qui célébraient l'échec de la réaction, des individus de mine douteuse appartenant à n'en pas douter, au monde de la Calotte et qui excitaient les tout jeunes gens à commettre des dégradations et des dégâts. Le coup a raté, on veut le faire en plus grand.

Hier, vers 4 heures d'un train venant de la direction de Bethune, descendaient deux individus porteurs d'une centaine de gourdins ferrés. Le sieur Stéeg, inspecteur de l'*Echo du Nord*, ligue accepte de M. Dubar, qui remplote pour les besognes inavouables, s'étonnait fort, paraît-il, de ne pas voir les attendaient, ils s'éloignèrent en sa compagnie.

Le plan serait d'une part de troubler la réunion de Fives pédrome de demain et d'autre part d'envoyer pour quelques réunions privées de la réaction des invitations adressées, comme par mégarde, à des socialistes militants qu'on espère amener à l'exaspération et sur lesquels on rejetterait la responsabilité des bagarres qui se produiraient.

Il faut du sang à MM. Barrois et consorts pour sauver leurs candidatures en terrorisant les gens calmes. Mais aussi ils tiennent à leur précieuse peau, St-Jean a été chargé de recruter et d'armer quelques gens sûrs avec pour cette odieuse besogne.

On a déjà vu Stéeg à Tourcoing, mais nous le prévenons qu'il est prudent pour lui de ne pas recommencer.

Dans tous les cas, nos amis sont prévenus, qu'ils ne tombent pas dans le piège qu'on leur prépare et qu'on prépare au Parti. Mais si les oreilles de St-Jean et de ses acolytes paraissent à l'horizon, qu'ils laissent leurs armes les gardiens de l'ordre jouer leur comédie, les sauveurs de la candidature Barrois.

LES CANDIDATURES DOUBLES

On sait que, pour le scrutin de dimanche, Delory et Debière sont à la fois candidats dans la 1re et dans la 2e section, et qu'en salle, de sorte, ils sont à la fois candidats dans la 2e et dans la 3e section.

Ces doubles candidatures ont été décidées dans l'intérêt de la cause républicaine, et particulièrement afin de permettre à toutes les sections de manifester plus sûrement à l'égard des membres de la municipalité.

Mais à ce propos, quelques électeurs nous posent la question suivante :

FEUILLETON DU 11 MAI. — N° 54

LES DEUX ORPHELINES

PAR

Adolphe D'ENNERY

DEUXIÈME PARTIE

I

Mais à peine étaient-ils sur le seuil de la porte, que Frochard, se ravisant, rentra dans l'auberge.

Le chien, voyant partir Euphémie, hurlait lamentablement.

— Il va réveiller les voisins, et faire découvrir notre fuite ; attends un peu grommela le bandit, je vais le consoler moi.

Et il pénétra vivement dans la cour, le couteau à la main.

Une minute après, le chien n'aboyait plus...

Euphémie attendait à quelques pas de là...

S'impatientant de ne pas voir revenir son compagnon, elle allait se décider à rebrousser chemin, lorsque Frochard reparut à la porte de l'auberge.

— Partons ! commanda-t-il.

— Qu'as-tu donc fait qui t'ait retenu si longtemps ?

— L'aubergiste s'était réveillé aux aboiements du chien... je l'ai rendormi.

Et sans donner à la jeune fille le temps de questionner de nouveau, ni de pousser un cri de surprise ou d'horreur, il lui saisit le bras, l'obligeant à le suivre.

. . . . . .

Pendant cette marche, dans la nuit, sur la route déserte, ces deux êtres, que le hasard s'était plu à rapprocher pour la ténébreuse existence des malfaiteurs, se dirigeaient vers la grande ville que Frochard avait choisi pour y établir le centre des criminelles opérations qu'il projetait.

Il gardait le silence.

La servante, qui s'enfuyait, éprouvait elle un remords tardif ?

Quand à Frochard, il rêvait aux expéditions nouvelles qui devaient faire la vie douce à cette femme qui venait de lier son existence à la sienne.

Le bandit avait compris, à première vue, qu'elle était bien la compagne qui lui convenait.

Il l'avait deviné comme le fauve devine sa femelle : au premier rugissement de soumission répondant à son premier rugissement d'amour.

Cet accouplement avait eu lieu spontanément de part et d'autres, sans que la femme eût éprouvé une seconde de compassion pour un malheureux cloué sur son lit de douleurs.

La pitié n'avait jamais hanté le cœur de ce scélérat.

Jamais il ne s'était laissé attendrir par les supplications des victimes, ni par les larmes et l'épouvante des enfants surpris dans leur sommeil, ni par l'effarement de vieillards impuissants à se défendre.

La peur pas plus que la pitié n'avait jamais amolli sa férocité ; et le mépris de la mort égalait chez lui le besoin de la vie de plaisir et de débauche.

Et maintenant qu'il avait associé une femme à son existence, son audace allait s'accroître encore.

. . . . . .

La route s'étendait longue et droite, devant eux, bordée d'arbres dont le vent tourmentait les cimes.

De lourds nuages s'amoncelaient au loin sur la ville, dont la masse imposante se pointillait de lumières à l'horizon.

C'était Paris qui dormait sous la garde des archers et des guetteurs de nuit.

Frochard le premier, rompit le silence

— Voilà ce Paris que tu aimes, dit-il... ce Paris que tu voulais connaître et qui va bientôt nous ouvrir ses portes...

En ce moment, l'attention de la jeune fille était tout entière sollicitée par un terrible spectacle

Et, à son tour, indiquant un point dans la direction de l'auberge :

— Regarde ! fit-elle d'une voix sourde.

Une lueur rougeâtre envahissait tout un côté du ciel.

— Eh bien quoi ! répondit Frochard sans s'émouvoir, c'est un bel incendie...

La fugitive quitta le milieu de la route bondissant pour escalader le talus.

Frochard l'y suivit aussitôt.

— Le feu est à l'auberge ! s'écria-t-elle et c'est toi...

Elle n'acheva pas. Un éclat de rire strident, poussé par le bandit, lui avait coupé la parole.

Les flammes se voyaient distinctement, et le vent apportait le bruit sourd de détonations.

— Ce sont les futailles qui éclatent, ricana Frochard.

Alimenté par les vieilles boiseries, l'incendie faisait rage, dévorant la maison...

Des gerbes d'étincelles s'élançaient du foyer comme un immense bouquet de feu d'artifice.

— C'est toi qui a mis le feu à l'auberge murmura la jeune fille.

— Oui ! répondit froidement le misérable, je n'aime pas à laisser de témoin à charge derrière moi !...

Frochard avait relevé cyniquement la tête et regardait en plein visage son interlocutrice, pour juger de l'effet qu'il avait pu produire sur celle-ci.

Sous l'influence de ce regard qui l'avait déjà subjuguée, la première fois qu'elle s'était trouvée en face du fugitif, Euphémie n'eut ni un reproche pour l'incendiaire qui venait de commettre un crime inutile, ni un souvenir ému pour sa malheureuse victime.

Elle se cramponna au bras du misérable et le suivit docilement...

Frochard savait qu'il pourrait désormais compter sur le dévouement de celle qui allait partager sa vie et ses dangers...

Et, retrouvant sa gaîté, il s'écria en manière d'oraison funèbre :

— Bah ! un peu plus tôt, ou un peu plus tard, il y aurait passé tout de même...

La filleule de l'aubergiste ne sourcilla même pas la lugubre plaisanterie.

Pendue au bras de son amant, elle continua à marcher, d'un pas ferme, et sans tourner une seule fois la tête, bien qu'elle entendît le crépitement sinistre que lui apportait le vent.

Lorsqu'au bout de longues heures de marche, le couple eut affranchi la barrière de Paris, le cœur de la jeune fille se dilata..

C'était la vie d'aventures qui allait commencer pour elle.

— Où demeures-tu ? s'informa-t-elle aussitôt, en voyant son compagnon indécis sur la direction à prendre.

— Où je demeure ?... Partout ou il me plaît d'élire domicile... Partout où me pousse ma fantaisie du moment !... Je suis libre comme l'air !... Et la grande ville est aussi bien à moi... qu'elle est au Roi !

Puis, après un silence :

— Pour l'instant, continua-t-il, je suis sans gîte... mais n'aie crainte, ma petite, nous ne coucherons pas pour ça à la belle étoile.

Et faisant sonner le sac d'écus qu'il portait sous son bras :

— Avec ça, la belle en ouvre les portes de toutes les hôtelleries ; on trouve de bons lits... Et, bien qu'il soit tard, les hôteliers et leurs servantes nous salueront très bas !... Ainsi donc, sais-moi sans crainte...

Il connaissait son Paris sur le bout des doigts, l'infatigable rôdeur de nuit. Il lit suivre à sa compagne une partie du chemin de ronde, en passant devant les trois portes Saint-Antoine.

Arrivé dans le quartier de la Rapée, le couple enfila une petite rue dans laquelle — vers le milieu, — se balançait, en grinçant, l'enseigne de l'*Auberge du Cygne*.

Ainsi que l'avait annoncé Frochard la servante avait ouvert au premier coup frappé à la porte.

— Tiens !... m'sieur Anatole fit-elle avec une surprise de bon aloi !...

Et elle ajouta :

— Comme y a longtemps que vous n'êtes venu ?... Vous étiez donc en voyage ?

— Oui ! c'est ça même, répondit Frochart, en voyage de noces... Et voici madame Frochard.

La servante dévisagea d'un coup d'œil la compagne du bel Anatole en disant :

— Peste !... m'sieur Frochard, vous avez eu la main heureuse.

Et, trottinant menu devant les deux voyageurs qui lui arrivaient, la grosse femme précéda le couple dans la plus belle chambre de l'établissement.

— Tu vois, ma petite, qu'on a ici quelque considération pour moi, dit Frochard lorsque la servante fut partie. C'est que je ne lésine pas sur la dépense... Les Frochard ont toujours payé en grands seigneurs, et bon chien de chasse de race !...

III

En se mettant en ménage, Frochard n'avait pas rompu avec ses anciennes habitudes d'instabilité.

Pendant longtemps encore ces époux si bien assortis menèrent la vie vagabonde, logeant à la nuit, changeant le plus souvent possible de quartier, ce qui, du reste ne déplaisait pas le moins du monde à l'ancienne servante d'auberge, qui trouvait ainsi l'occasion de visiter tout Paris.

Frochart ne s'éjournait dans un endroit que tout juste le temps d'y commettre quelque vol.

Et, la bourse remplie de nouveau, les oiseaux de proie prenaient leur vol vers un autre quartier. Le bel Anatole avait entre temps, tenu parole à sa fiancée. Il l'avait épousée aussitôt que possible, bien que l'ancienne servante d'auberge n'eut pas insisté pour qu'il régularisât sa situation.

Elle s'était parfaitement accommodée de la vie à deux, pratiquée librement et d'un commun accord, sans la consécration du mariage

(*suivre*)